

Le Séminaire de Rimouski et la guerre 1939-1945

Gabriel Langlois

Quand la Seconde Guerre mondiale du 20^e siècle fut déclarée en septembre 1939, le Séminaire de Rimouski n'en était pas à ses premières expériences face à la Défense nationale. En effet, les corps de Cadets du Canada, s'ils ne constituaient pas de vrais bataillons de milice, étaient depuis longtemps soumis à la direction du ministère de la Défense et aux instructions qu'il publiait de façon épisodique. Le premier bataillon scolaire dans le Bas-Saint-Laurent avait été formé dès 1868 au Collège de Rimouski, sous la direction de l'abbé Ferdinand Laliberté, directeur des élèves, soit deux ans avant son changement de statut de collège en séminaire diocésain par Mgr Langevin, sacré premier évêque de Rimouski en 1867.

Cependant, en temps de guerre, comme en 1914 et 1939, la situation se corsait: en raison de leur âge, une grande majorité des élèves des classes avancées du cours classique d'alors devenaient sujets à faire du service militaire. Ainsi, lors de l'adoption de la conscription durant la Première Guerre mondiale en 1917, plusieurs de ces étudiants du Québec avaient pris la soutane avant de terminer leur cours, évitant ainsi cet enrôlement obligatoire: ce fut le temps des «soutanes de guerre». Quand, le 10 septembre 1939, le Canada déclara la guerre à l'Allemagne, on ne voulait plus utiliser ce truc des soutanes de guerre et la menace de la conscription pesait donc à nouveau sur ces étudiants en âge de servir dans l'armée cana-

dienne. Le souvenir des décès et de la vie pénible des soldats dans les tranchées étaient encore vivants dans toutes les familles, car l'armistice ne datait que de vingt ans. On comprend l'anxiété vécue dans les familles, les jeunes et les autorités.

Nous voulons rappeler ici cette époque du service militaire des étudiants du Séminaire de Rimouski, des activités de la Fanfare et de celles du Corps de Cadets y ajoutant quelques notes complémentaires de cette époque de 1939 à 1945. Elle a marqué toute une génération d'étudiants, apportant son lot de changements et de bienfaits dans la vie routinière du Séminaire de Rimouski.



Les confrères de classe (philosophie II) de Gabriel Langlois au Camp 55 en 1943.

Le service militaire chez les étudiants

En 1939, l'incertitude et l'appréhension quant au service militaire obligatoire furent de courte durée. Une promesse des autorités fédérales d'alors écarta l'application de cette mesure, si fortement dénoncée au Québec lors de la Première Guerre mondiale, et l'enrôlement volontaire demeura le régime en vigueur au Canada. Mais, lors de la capitulation de la France en juin 1940, le choc fut brutal et créa de l'anxiété dans toute la population. Le Conventum du Séminaire se tenait à cette date et plusieurs anciens hauts gradés dans l'armée et aux gouvernements tant provincial que fédéral étaient présents: Sir Eugène Fiset, ancien sous-ministre de la Défense à Ottawa et lieutenant-gouverneur au Québec, Adélarde Godbout, ancien cadet avec grade de lieutenant et adjudant, premier ministre de la Province, Ernest Lapointe, alors ministre de la Défense. Les fêtes en furent assombries et elles donnèrent sûrement l'occasion de discuter des problèmes de la guerre et de ses répercussions au pays, membre du Commonwealth.

Peu après, quand on établit le Camp militaire 55 à Rimouski pour l'entraînement des recrues de la région de l'Est, s'amorcèrent alors avec le Séminaire de Rimouski une collaboration étroite sur le plan des exercices militaires et une forte rivalité au hockey. En effet, comme le résume bien l'abbé Martin Proulx dans ses notes sur l'histoire des Fusiliers du Bas-Saint-Laurent:

Les étudiants d'âge militaire et qu'on ne veut pas appeler sous les drapeaux à cause de leurs études font partie du C.O.T.C. Laval, mais sont rattachés au 22^e Bataillon pour leur entraînement. Durant le camp annuel, les élèves du Séminaire de Rimouski, de Gaspé et de l'École des Arts et Métiers se regroupent pour former la Compagnie B. La fanfare du Séminaire fait les exercices avec le groupe sous la direction de l'abbé Charles Morin.

Ce régime débuta donc en 1941

par une proclamation du gouvernement fédéral qui rendait le service militaire obligatoire pour les hommes de vingt et un ans à vingt-quatre ans, et plus tard à partir de dix-huit ans. Laissons de côté les petites contestations qui se manifestèrent de temps à autre parmi les étudiants pour aborder les changements que cela apporta dans la vie du Séminaire et des élèves, particulièrement ceux des classes de rhétorique, philosophie I et philosophie II, dont j'étais. Notons cependant que les relations continues entre les autorités du Séminaire, en particulier le directeur Raoul Thibault, et les responsables du Camp 55 de Rimouski, messieurs Boulanger, Alphonse Couillard, Léopold Lamontagne et Charles Bellavance, semblent avoir facilité la mise en place de cette solution qui s'appliquait d'ailleurs aux institutions universitaires et collégiales du Québec. Cette mobilisation se continua jusqu'en 1945. Nos jours de congé hebdomadaires étaient donc sacrifiés aux droits du plus fort, d'autant plus que les nouvelles d'outre-mer et la propagande du gouvernement fédéral créaient vraiment un climat de guerre. Nous devons répondre à ce nouvel appel.

Comme tout bon novice, il fallait passer l'examen médical pour vérifier l'aptitude physique à la vie militaire. Cela se passait au Camp militaire par des médecins de la Ville, les Dr Louis-Joseph Moreault, Raoul Bélanger et P. P. Gagnon, qui tentaient de leur mieux d'appliquer les normes sans faire de zèle. Certains, exceptions rares, qui avaient un handicap classique comme des pieds-plats, faiblesse du cœur ou des poumons, grandeur ou poids insuffisants, bénéficiaient d'une exemption. Les étudiants passaient en rang – et j'en fus – un par un, tout nus, rouges de pudeur de la tête aux pieds, sous le regard des agents de sécurité et des infirmières. «*Dépêchez-vous les petits gars*» nous disait Thomas Sirois, maître de Salle qui nous accompagnait, en nous voyant passer d'une

salle à l'autre comme les moutons de Panurge.

Par la suite, il fallait passer par le magasin du Camp pour nous habiller de la tête aux pieds du costume militaire kaki et du képi. Certains, peu habitués aux bas de laine brute et aux bottines de cuir raide, eurent des cloches d'eau aux talons. Ainsi, au fil des ans, aux jours de congés, le costume et les bottes militaires devinrent aussi réglementaires que la traditionnelle redingote et les souliers sans fers... Le paletot kaki remplaça nos autres paletots moins chauds et un képi bien posé faisait la fierté de plusieurs. Ainsi deux après-midi par semaine, de trois heures à six heures, les mardi et jeudi, les élèves qui devaient être sous les drapeaux faisaient leur entraînement, beau temps mauvais temps, hiver comme été, dans une salle du Séminaire et sur le terrain, sans oublier les visites au Camp 55 pour les exercices de tir, le maniement des armes, la culture physique et les premiers soins. Les exercices militaires durant l'année scolaire étaient sous la direction du sergent-major Tremblay, assisté de plusieurs étudiants qui avaient obtenu des brevets au titre de sergent comme Paul-Alphée Gagnon, Joseph Bellavance et de sergent-major, comme Lucien Bertin. Plusieurs obtinrent leur commission d'officier, nous y reviendrons dans le cadre des cadets du séminaire. Les deux premières années, les recrues du Collège n'étaient pas rémunérées, mais on se rendit compte – en toute justice – qu'ils étaient sur le même pied que les réguliers de l'armée et il y eut une compensation, salaire ou solde en équivalence des heures passées au service de l'armée canadienne.

À la fin de l'année scolaire, nous passions quinze jours au Camp 55 pour un entraînement plus pratique et aussi exigeant. «*Sous la discipline plus réaliste des sergents Tremblay, Amyot et Goulet et certains des confrères plus âgés, plus expérimentés, on vit se gonfler les poitrines*

et se raidir les jambes. On se rendit compte rapidement que la règle militaire était loin de nuire aux études. Les étudiants qui y étaient soumis étaient resplendissants de santé, ce qui aidait ostensiblement à l'éveil de l'esprit». Le couvre-feu à dix heures le soir et le matin à six heures, à la douche, sans rideau, et à la cantine pour le copieux déjeuner. Nous étions passés d'un règlement tatillon du classique à un autre plus strict de l'armée. Plus tard, ce camp d'été, sous la tente, se tint à l'est de l'église de Sainte-Agnès puis à Valcartier.

Certes, nous n'avions pas la guerre sur le territoire même, le bruit des sirènes et des bombardements, les tranchées et les assauts des combats, mais nous pouvions mieux comprendre les étudiants d'outre-mer. Gilbert Sasseville, étudiant, écrivait: «Habités à avoir toutes nos aises et toutes les facilités voulues pour faire nos études en paix et n'ayant jamais connu les horreurs autrement que dans les livres, nous avons peine à nous représenter la situation de la jeunesse de France et d'Europe en général». Là-bas, il y avait la défense de la Patrie, ici, la préparation à la défense de la France et d'Albion, mais aussi comme la propagande l'annonçait le combat entre la croix gammée qui déferlait l'enfer sur l'Europe, et même la défense de nos eaux territoriales: le Saint-Laurent.

Le 24 mai 1941, Rimouski et le Camp 55 avaient l'honneur de recevoir un détachement d'Infanterie commandé par le Major Louis Frémont Trudeau (1930-1935), ancien élève du Séminaire, et une troupe motorisée: c'était la colonne mobile du Major Larue du Royal 22^e Régiment, en tournée de propagande dans le Bas-du-Fleuve. Les élèves purent assister à une messe en plein air – d'autant plus que c'était la Fête de Dollard des Ormeaux - célébrée sur le perron d'entrée principale du Séminaire par le Capitaine abbé Paul Larocque et servie par le lieutenant Maurice Laniel (1928-1933), beau-frère du Dr Jacques Ringuet. En première ligne en face de l'autel une rangée de quelques élèves

gradés et des officiers du Camp 55.

Sous la responsabilité de Maurice Gagnon (1925-1931), lieutenant de vaisseau, officier d'armement et entraîneur de division de Montréal et de Valcartier, le 26 novembre 1941, eut lieu le premier exercice d'obscurcissement de la Ville en cas d'alerte; la sirène des pompiers se fit entendre à trois reprises: toutes les lumières extérieures furent éteintes au Séminaire et dans toute la Ville. Et cela n'était pas futile: la rumeur de la présence de sous-marins allemands dans le fleuve circulait, mais on ne croyait pas le danger si proche, comme les recherches historiques nous le prouvent maintenant. Cet obscurcissement dura plusieurs années et il compte parmi les souvenirs des aînés.

Même sous le régime militaire, il y eut quelques contestations mineures. En 1941, donc dès les débuts, on distribua une brochure d'instruction militaire en anglais aux étudiants sur le terrain d'entraînement, au Séminaire même. La protestation ne se fit pas attendre: quelques recrues jetèrent par terre les dites brochures et en réclamèrent la traduction française. Ce qui fut jugé bien logique, mais la façon de la faire paraissait comme une provocation aux yeux des autorités militaires. Un confrère dut subir des remontrances des autorités militaires... La seconde, celle-là plus politique que militaire, eut lieu lors de la campagne précédant le plébiscite en 1942. Elle mettait en cause des élèves surtout externes. Le gouvernement fédéral avait demandé à la population canadienne de le délier de sa promesse de ne pas imposer la conscription. Le Québec était en majorité pour le non. Une assemblée devait se tenir le soir au cinéma Cartier en faveur du non et l'invité principal était Jean-François Pouliot, député libéral indépendant de Rivière-du-Loup. Une délégation d'élèves est allée à sa rencontre à la gare du chemin de fer; après l'avoir ovationné, ils ont formé une parade en ville pour signifier leur opposition

à la conscription. En soirée, ces externes se sont rendus à l'assemblée et le lendemain, ils eurent comme sanction un refus de se présenter en classe durant l'avant-midi!

Enfin, j'ai parlé au début de rivalités sportives entre le Camp 55 et le Séminaire surtout au hockey. Chacun avait son club et les rencontres se déroulaient à l'aréna, situé sur la rue Rouleau. Lors d'une joute de finale où le club du Séminaire avait l'avance, une bombe lacrymogène explosa soudain, mettant fin à une rencontre plutôt robuste entre les deux clubs! C'est un souvenir gravé dans la mémoire de participants et des partisans du temps.

Léopold Lamontagne (1921-1927), premier professeur laïque au Séminaire (1934-1939), lieutenant et adjudant dans le Régiment des Fusiliers du Bas-Saint-Laurent, à la direction du Corps des Cadets du Séminaire avant la guerre, eut une brillante carrière qui se termina à Kingston où il fit beaucoup pour les jeunes officiers canadiens-français.

La fanfare du Séminaire

Elle a joué un rôle fort important dans tout le déploiement militaire à Rimouski durant ces années de guerre. Sous l'habile direction de l'abbé Charles Morin, lieutenant, elle était formée d'une trentaine de participants d'âge militaire et elle accompagnait les nombreuses parades et revues des militaires du Camp 55, des soldats de réserve et du Corps de cadets du Séminaire. Pour ce, elle avait déjà une expérience certaine, puisqu'elle paradait en ville déjà avant la guerre, mais en costume d'étudiants, la redingote.

L'entraînement consistait essentiellement à répéter des pièces de répertoire militaire pendant que nous faisions nos exercices militaires les mardis et jeudis après-midi. Les sorties étaient nombreuses. La Fanfare les faisait fort bien et même élégamment, ce qui était un honneur pour le Séminaire et un service pour nos pelotons et ceux du Camp 55.

D'ailleurs, la qualité de l'exécution des marches militaires était reconnue et le tempo qu'elle donnait aux pelotons pour la marche était impeccable.

Parmi les activités de cette fanfare, les plus jeunes que moi se rappellent aussi la visite du Major Triquet, héros de guerre en Italie et décoré de la Croix Victoria: escorte et parade faites par grand froid qui exigea la patience des jeunes militaires et qui ne contribua certainement pas au recrutement de volontaires dans l'armée canadienne. La fanfare se rendait également aux exercices des camps de fin d'année particulièrement à Valcartier.

Le Corps de cadets du Séminaire

La tradition du Corps de cadets dont nous avons parlé en introduction s'est-elle maintenue jusqu'au temps de guerre 1939-1945? Probablement, mais avec des hauts et des bas et certainement avec moins de ferveur et d'éclat qu'elle n'en manifestera dans les années 1940. À mon souvenir, il y avait chaque printemps des exercices de formation, de gym-

nastique et de marche militaire auxquels tous les étudiants étaient obligés de participer. Nous gardions la redingote et la fanfare nous accompagnait pour quelques sorties en ville. Le tout se terminait par une revue faite par un militaire haut gradé dans la cour de récréation.

Durant la guerre, pour bien initier les jeunes étudiants qui n'étaient pas d'âge militaire, on renouvela la formule des Corps de cadets; ils prirent un costume kaki, firent des exercices de gymnastique réguliers et plusieurs autres activités paramilitaires. Ils formaient plusieurs pelotons et ils rivalisaient de tenue avec leurs aînés, soldats de la réserve. Parmi ces activités paramilitaires, il y avait le tir de précision à la carabine, réservé à une élite, qui se faisait à l'Arsenal et plus tard, signe des temps d'alors, dans une salle de tir spécialement construite à la petite salle. Le Club de tir remporta plusieurs prix et même un prix canadien et cet exploit fut signalé longtemps au parloir du Séminaire par une grande photo des participants.

Les instructeurs de cette époque étaient des étudiants du Séminaire dirigés par une équipe de commandants qui avaient leur commission d'officiers de l'armée. Marc-Aurèle Thibeault fut le premier étudiant qui reçut sa commission d'officier pour commander ce Corps de cadets de l'armée. Une seconde équipe fut celle de Jean-Louis Michaud, Jacques Thibault, Claude Parent, Gratien Marquis et Patrick Dubé. Ce dernier poursuivit au sein de la dernière équipe composée de Simon Soucy, Gilles Beauchemin et Lindbergh Soucy. Les activités se terminèrent en 1950 lors du feu.

Le souvenir de la popularité et de l'excellence du Corps des cadets du Séminaire s'est perpétué grâce à une parole célèbre de l'abbé Raoul Thibeault, directeur des élèves, lors d'une revue où plusieurs prix de reconnaissance étaient décernés: *«Comme Napoléon le disait à ses soldats au pied des Pyramides, je vous dirai: Cadets, je suis fier de vous».*



Une partie du Camp 55 (1939-1945).

Des rapatriés de guerre

En 1939, un prêtre et deux séminaristes, les abbés Louis-Phillippe Saintonge, Philippe Saint-Laurent et Fernand Gagnon, nous reviennent d'Europe, obligés d'abandonner leurs études en vue de doctorat ou licence, l'un de Rome, les deux autres de Paris, à cause de la déclaration de la guerre. M. Saintonge en fut profondément marqué, par déception et danger de la traversée. L'abbé Jean-Baptiste Gauvin, étudiant au doctorat en philosophie à Louvain en Belgique, arrive à la fin de septembre.

Adrien Gosselin (1924-1931), natif de Saint-Valérien, bachelier en sciences agricoles de Montréal et licencié de l'Université de Nancy, gratifié d'une bourse du gouvernement français, demeure en Europe malgré la guerre et doit sa survie à un de ses professeurs qui le cache en Bretagne. Il réapparaît au Bic en 1946.

Éphémérides

La Vie Écolière, journal des élèves du Séminaire, tenait une chronique militaire durant les années 1941 et suivantes. Il serait trop long d'énumérer les faits et gestes de tous les anciens promus à un titre ou attaché à tel et tel régiment de terre, dans l'aviation et la marine. Ils provenaient pour la plupart du cours classique, de l'École de Commerce et de l'École des Arts et Métiers techniques. Nous voyons par là la sollicitude des autorités pour les Anciens et parfois la reconnaissance et l'honneur qui rejaillissent pour la Maison dite Alma Mater. Et de fait, le major Charles Bellavance (1919-1931), est revenu en sa ville natale comme commandant du Camp 55, en remplacement du major Alphonse Couillard (1909-1911), commandant en second des Fusiliers du Bas-Saint-Laurent, dont on annonce le prochain départ pour les Côtes du Pacifique.

Le major Antoine-Alphonse Pineau (1917-1924), commandant du 22^e Bataillon des Fusiliers du Bas-Saint-Laurent, est promu au grade de

lieutenant-colonel. En octobre 1941, le lieutenant Armand Ross (1919-1931) du Régiment de la Chaudière est arrivé sain et sauf du Canada chez la fière Albion. Les docteurs Pierre-Paul Gagnon (1907-1917) et Gérard Langis (1912-1927) furent nommés officiers médicaux du Centre d'instruction du Camp 55. J.-Alphonse Bérubé (1909-1911), de Saint-Fabien, M. V. capitaine (CAVC) ex-officier commandant au 17th Duke of York Hussars. Gilles Gagnon, de Rimouski, (1927-1935), devenu avocat comme son père P.-E. Gagnon, s'inscrit en 1940 dans l'armée et connaît une carrière active avec le grade de lieutenant; il a combattu outre-mer, dans le Régiment de la Chaudière et reçut la médaille «*Canadien Décoration*» et le grade de lieutenant-colonel. Il fut aussi commandant au Régiment des Fusiliers. Joseph Hupé (1934-1935), du Commerce, fit son service militaire à Lauzon et son entraînement en Ontario, en Colombie-Britannique et à Terre-Neuve en 1945. Il fut démobilisé en 1946 avec le grade de sergent.

Le premier de nos anciens à être fauché par la guerre est l'officier de marine Robert Huot (1932-1934), 24 ans, de Causapscal; entré dans la marine en 1936, après avoir vu son navire le Fraser couler en juin 1940 à Bordeaux. À Londres, où il servait d'interprète pour les troupes françaises, il fut tué lors d'un bombardement. Le major Edgar Doiron (1927-1929) de Matapédia et le capitaine Yvan Dubé (1931-1937) étaient en Italie et faisaient partie de l'état-major du régiment que commandait le général Montgomery.

Comme je le disais au début, la vie du Séminaire fut perturbée par le plébiscite de 1942. Les examens du Baccalauréat de rhétorique et de physique furent scindés en deux sessions: la première pour les étudiants en service militaire et la seconde pour les moins de vingt et un ans. Les correcteurs du baccalauréat étaient des professeurs des Collèges classiques et se montrèrent, à ce qu'il me semble, assez compréhensifs et larges pour éviter à ces jeunes une

mauvaise note, un échec, qui eût pu leur nuire et les lancer implacablement dans le service militaire définitif. La main-d'œuvre manquait sur les fermes, dans les usines ou autres endroits de production stratégique pour les fournitures de guerre; nous pouvions facilement après le stage du Camp 55 nous trouver de l'emploi. Personnellement, je passais mes vacances à l'aluminerie d'Arvida, durant deux mois, ce qui me permettait de gagner suffisamment pour payer ma soutane et mes livres de théologie, car j'entrai à l'automne 1943 au Grand Séminaire.

Les aumôniers militaires

Les prêtres enseignants, que la fonction d'aumônier ou «Padre» intéressait, devaient aller suivre des cours spéciaux durant les vacances pour s'initier à la vie militaire et obtenir un brevet ou grade, ce qui ajoutait à leur autorité sacerdotale.

Ainsi on voit les noms des abbés Émile Dubé (1924-1932), capitaine en 1943; Wilfrid Huard (1923-1927) aumônier du 22^e, qui traversa en Angleterre en 1942 et reçut la Croix de Guerre; Gérard Couturier, futur évêque de Baie-Comeau, (1927-1932) chez les Fusiliers; Charles Morin, chef de la Fanfare, et Pierre Bélanger, qualifiés instructeurs avec le grade de lieutenant. D'autres furent affectés à la marine ou à l'aviation; l'abbé Philippe Roy (1932-1938), musicien; l'abbé Alyre Daigle, professeur au Séminaire (1927-1930) fut aumônier au Corps Royal Canadien Aviation et Jean-Paul Bélanger (1929-1937). En 1946, l'abbé Antoine Gagnon, directeur de l'École des Arts et Métiers de Rimouski (1913-1914, 1922-1925), fut nommé par sa Majesté le roi Georges VI officier du très excellent Ordre de l'Empire britannique (OBE) pour services rendus à l'État et à l'armée canadienne.

Des anciens prisonniers lors de la 2^e Guerre

Dans la chronique militaire de la *Vie écolière* on donne, à partir de 1941, des nouvelles des anciens de

notre Alma Mater, prisonniers des Allemands ou des Japonais. L'abbé Eugène Turcotte (1928-1935), natif du Sacré-Cœur, étudiant en théologie à la Fraternité Sacerdotale, se trouvait en France en 1940, lors de l'invasion allemande. Il réussit de peine et de misère à atteindre Bordeaux et à embarquer sur le dernier bateau de réfugiés pour l'Amérique; il atteint Londres puis Halifax en juillet 1940. Les R.-P. Omer Dubé (1884-1902) et Antonio Bérubé (1927-1935), de la même société, sont internés au Camp Saint-Denis (Paris). Guy Bellavance (1932-1935) du cours de commerce vit son bateau le *Canadolite* couler; il fut fait prisonnier. Le sergent d'aviation Sylvio Hudon (1931-1935) a été élevé au grade d'officier à la suite d'actes répétés de bravoure, en particulier après un atterrissage forcé.

Enfin, plusieurs missionnaires québécois furent emprisonnés dans des camps de concentration, quand le Canada entra en guerre avec le Japon en 1941. La majorité étaient de jeunes missionnaires, originaires de la région, anciens élèves du Séminaire, membres de la société des Missions Étrangères. Ils travaillaient en Mandchourie (Chine du Nord), possession des Japonais depuis 1932. Considérés par ceux-ci comme citoyens suspects, ils furent emprisonnés à Szepingkai. Ce sont Lucien et Odéric Beaulieu de Bic, Damase Bouchard de Sayabec, Alphonse Cayouette de Matane, André Deschênes de Trois-Pistoles, Eustache Dumais de Saint-Joseph-de-Lepage, André Fortin de Val-Brillant, Oscar Fortin de Saint-Luc et Georges Vaillancourt de Rimouski.

Deux autres cas méritent une mention. Le père Salomon Paquet, O.M.I. de Saint-Ulric retournait en Afrique du Sud comme missionnaire, lorsque la guerre fut déclarée en 1939 et que son bateau fut confisqué. Il vécut en camp de concentration jusqu'en 1945. Le père Léonard Levesque, jésuite, originaire de Mont-Joli connut les camps de concentration de 1943 à 1945. Libéré, il demeura

encore neuf ans pris dans la guerre civile en Chine, pour enfin être expulsé vers Hong Kong. De là, il se rendit à Taiwan où il continua d'être missionnaire. À son retour, ce missionnaire, enjoué et fort perspicace, racontait avec humour les pires épisodes que l'on peut imaginer en camp de prisonniers!

Le 8 mai 1945, vers midi, alors que nous, les séminaristes, étions en prière dans la chapelle du Grand Séminaire, au milieu du silence religieux se firent entendre la sirène de l'hôtel de ville et toutes les cloches des églises de la ville: *la guerre est terminée.*

Sources

Le Livre de Raison du Séminaire de Rimouski par Armand Lamontagne et compagnie. 1863-1963. *L'Album des Anciens du Séminaire de Rimouski.* 1940.

La vie écolière. 1939-1945.

Journal des étudiants.

Les Archives Régimentaires des Fusiliers du Bas-Saint-Laurent par Léopold Lamontagne. 1943.